

[CHOSSES VUES]

SERGE PEKER : « LA BEAUTÉ DU JOUR »

Le Gang du bois des temples
Film de Rabah Ameur Zaïmeche (2023)

Le film *Le Gang du bois des temples* s'ouvre sur un long panoramique circulaire sur les toits de Paris. Défilent différents monuments ainsi qu'une grande roue de fête foraine aux lumières multicolores, aperçue dans un fond lointain. Suit un autre panoramique sur une cité de banlieue, la cité du bois des temples. À l'horizontalité circulaire du panoramique parisien, s'appose la grise verticalité homogène du panoramique banlieusard. Cette opposition vaut comme une coupure : d'un côté, la ville ouverte sur les lumières chatoyantes d'une grande roue de fête foraine ; de l'autre, la cité fermée dans la terne verticalité de barres d'immeubles reprenant la morne répétition de fenêtres percées à l'identique.

Derrière l'une de ces fenêtres, un homme debout dans un étroit couloir semble plongé dans ses pensées. Sa présence s'impose à l'écran dans sa compacité muette. Ce n'est que progressivement que nous finissons par comprendre que cet homme, quinquagénaire, attend une ambulance venant chercher un cadavre. L'identité du cadavre et les conditions de sa mort nous sont pour le moment aussi obscures que l'ensemble de cette scène. Nous entrons ensuite dans une église où le même homme effondré assiste à l'enterrement d'un être qui lui un cher mais qui nous reste inconnu. Il faudra attendre que notre quinquagénaire retrouve une bande d'amis trentenaires pour que nous apprenions que la défunte était sa mère âgée de plus de quatre-vingts ans et décédée dans son sommeil. Chacun des membres de cette bande de trentenaires se souvient de l'affection et des petites attentions que cette femme leur portait lorsqu'ils étaient enfant.

Notre savoir n'est donc satisfait qu'après avoir traversé l'opaque compacité d'un réel énigmatique. Le monde de la cité nous est ainsi présenté dans un insu primordial, sorte de sas nécessaire avant de pouvoir s'orienter. La cité ne nous est pas donnée d'emblée. Elle demande pour être vue comme une accoutumance de l'esprit. Ce que nous découvrons alors est un monde tissé de relations affectueuses où l'amour, l'amitié et le désir de vivre pour soi-même et les autres occupent une place centrale. La suite ne fera que reprendre ce qui constitue l'essentiel de ce long prologue introductif.

Tels des Robins des bois, ces trentenaires vont voler une fortune à un prince saoudien. L'effet fétiche de cet argent a pour effet sur ces trentenaires de la cité de se sentir vivre. Cet effet leur donne l'impression d'une autre vie possible : une autre vie pour eux, pour leur famille et leurs amis. Le prince à qui rien ne résiste et qui peut tout s'offrir sans même ouvrir la bouche, liquidera un à un ce gang du bois des temples. Le dernier sera assassiné en prison.



Pendant que cet ultime rescapé se dégourdit les jambes en courant dans les quelques mètres carrés assignés au temps de promenade, on entend des cris sauvages et bestiaux venant des fenêtres de la prison. La prison renvoie ainsi à la cité cage à lapins. Cette animalité constitue l'hétérogénéité de tout un peuple parqué à la façon des animaux. La cité ne renvoie à ses habitants que l'image de leur captivité. Je pense à ce plan où la compagne de l'un des membres du gang assassiné regardant par la vitre d'un wagon de RER qui la ramène à la cité, ne voit que son visage captif de son reflet.

L'ami du gang, le quinquagénaire, fera justice en tuant le prince saoudien. Mais juste avant d'être abattu, le prince et son intendant visitent une galerie de peintures représentant les rues d'une ville. « *J'aime beaucoup cette lumière du fond* », dit l'intendant montrant une toile à son prince. Cette lumière du fond est bien celle qui nous apparaît dans cette cité du bois des temples : lumière de l'amour, de l'amitié et de la fidélité qui lie autant les membres du gang que les habitants de la cité. Non une lumière homogène mais une lumière aussi multicolore que celle de la roue que l'on aperçoit au loin dans le panoramique parisien. Mais aussi bien cette autre lumière chamarrée faisant fond à la chanteuse Annkrist qui dans l'église se substitue aux paroles du prêtre lors de l'enterrement de la mère pour chanter « *La beauté du jour* »¹, l'amour et le « *désir ardent qui nous surpasse* ».



Ce Gang du bois des temples nous fait voir « *la beauté du jour* » par cette lumière du fond qui peu à peu pénètre toute l'épaisseur du film. Encore faut-il éprouver ce « *désir ardent* » qui nous permet d'aller au-delà de l'obscur compacité d'un réel qui nous surpasse.

• • •

¹Titre de la chanson d'Annkrist